

LE RETOUR DE L'HISTOIRE DES BATAILLES

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE – DOSSIER
16/11/2000

Depuis plusieurs décennies, l'histoire dite des Annales s'intéresse davantage aux structures sociales qu'aux hommes d'Etat et à leurs actes. La parution récente de plusieurs ouvrages consacrés aux grandes batailles serait-elle le signe d'un retour à l'histoire événementielle ?

On peut illustrer quelques problèmes liés à l'histoire-bataille par une aventure des plus ineptes, et pourtant douée d'une espèce de happy end, survenue notamment du côté français pendant la Seconde Guerre mondiale. Les troupes américaines, antihitlériennes, débarquées au Maroc le 8 novembre 1942 au matin, perdent 79 tués dans la bataille qui les oppose à l'armée française en place in situ. De même, la bataille d'Oran, synchrone contre les Français toujours, coûte 600 morts à l'US Army. Et ne parlons pas des quelques navires américains glorieusement coulés par notre artillerie à cette occasion.

Et pourtant, le résultat de cette « histoire-bataille » vite gagnée par les Yankees grâce à leur supériorité militaire va correspondre à une prise de conscience, parmi nos troupes et nos chefs, quant à l'idiotie criminelle de cette attitude antialliée : l'amiral Darlan, enfermé dans son bureau le 10 novembre à 10 heures par deux officiers supérieurs américains, est retourné, de leur fait, comme une crêpe, en cinq minutes : de pro-vichyste, il devient pro-US ; et toute l'Afrique du Nord, moins Tunis, est comme lui, retournée. Ce qui a exigé de Mitterrand et de quelques autres près d'une grosse année, 1942-1943, pour changer de camp n'a demandé que 300 secondes à l'amiral. Bienfait de l'histoire-bataille ou du dieu des batailles, surtout quand il a l'Amérique derrière soi.

On est ici en présence d'une histoire-bataille ou d'une histoire événementielle presque chimiquement pure : quelques combats, navals et terrestres ; la décision (un peu forcée peut-être...) d'un amiral ; et le revirement presque immédiat d'une situation stratégique à l'échelle du Maghreb et bientôt de la Méditerranée occidentale et centrale.

Mais parlons Méditerranée justement ; il est des cas où l'histoire-bataille, loin de faire cavalier seul comme lors de l'épisode précédent, se marie harmonieusement avec l'histoire dite des Annales, celle du temps long, des structures, des basculements de civilisation.

Ainsi la bataille de Lépante (1571), avec ses galères, étudiées par deux grands historiens « annalistes », Bartolomé Bennassar et André Zysberg. L'un et l'autre ne ratent pas l'« événement-combat ». Ils décrivent non sans détail le gigantesque affrontement, la flotte ottomane étant bloquée dans le golfe « lépantin ». Soit 230 vaisseaux turcs contre seulement 208 galères chrétiennes, mais celles-ci mieux pourvues d'artillerie. Défaite totale du côté « islamique », avec 300 000 tués chez eux, et 8 000 « seulement » dans la marine catholique.

Divers historiens ont prétendu, il est vrai, que Lépante n'a été d'aucune utilité, puisque les Turcs ultérieurement ont pu reprendre Tunis et conquérir Chypre. Mais mon maître

Braudel, père de l'école des Annales, et Bartolomé Bennassar affirment, eux, en connaissance de cause, que Lépante a bel et bien changé les règles du jeu et modifié grandement la donne stratégique. Avant cette bataille, en effet, les Turcs commençaient à percer le barrage filtrant de la Méditerranée occidentale, situé à Messine et à Naples. La Corse, la Sardaigne et la Sicile étaient menacées par les corsaires musulmans. Après Lépante, par contre, les Turcs gardent leur dominance dans la moitié est de la Mer intérieure, mais ils lâchent plus ou moins la Méditerranée occidentale, et « renversent la vapeur » : ils se déversent donc vers ce qui est pour eux l'Orient, vers des actions militaires du côté iranien.

L'Espagne, par contre, n'étant plus menacée sur son flanc est, a tout loisir de se « déverser », elle, sur le versant ouest : annexion du Portugal en 1580 ; formidable élargissement de l'empire ibérique dans ce qui deviendra l'Amérique latine (l'argent du Potosi !). Ainsi s'affirment simultanément les prépondérances de l'Atlantique euro-américain et de la mer du Nord, où règne sans partage la chère Albion...

On voit que l'histoire-bataille, celle de Lépante et d'ailleurs, mène à tout... à condition d'en sortir ! Basculements de civilisation, très braudéliens en effet : l'après-Lépante nous mène ainsi de la Méditerranée à l'Océan, et jusqu'au Mexique ou au Pérou. Mieux que cela : Lépante (comme Salamine deux mille ans plus tôt), c'était encore l'âge d'or des galères, en attendant, comme le montre André Zysberg, leur progressif effacement, face aux vaisseaux de haut bord, chargés d'artillerie lourde. Les galères vont découvrir que le feu tue, et elles feront sous Louis XIV et sous Louis XV un plongeon définitif, à ne plus jamais émerger derechef.

Très longue durée, en l'occurrence, d'un instrument de combat, la galère, qui, d'Athènes à Venise, avait défié les millénaires, et puis qui disparaît en deux siècles après Lépante sans laisser de trace, sinon quelques ronds dans l'eau. Ce n'est plus de l'histoire-bataille, c'est de l'histoire-guerre, chose bien différente ; et puis on est en présence, dorénavant, d'une réflexion sur le devenir progressif de la technologie maritime, en dehors même des questions militaires.

Au fond, la hiérarchie « en Clio » fait penser à la belle façade de l'église des Invalides, avec ses ordres superposés, tandis que la grosse coupole de l'idéologie tâche de coiffer l'ensemble. Ou bien évoquons les diverses branches des forces de défense militaire : d'abord les armes populaires et plébéiennes, soit l'infanterie, branchée comme il se doit sur la tombe majestueuse de Napoléon, lequel aimait tant les gros bataillons de biffins, en effet. Et même la cavalerie (« Sire, vous m'en donnerez un million de francs », disait un général soudard et cavalier à son grand empereur, toujours lui, qui le priait de charger contre les troupes adverses). Et de fait l'histoire de telle ou telle bataille (Cannes, Marignan...) peut fabriquer quelquefois des best-sellers, susceptibles de transformer un auteur en millionnaire. Songeons aussi à l'illustre Bouvines de Georges Duby.

Mais évoquons maintenant les armes savantes, artillerie jadis, et puis de nos jours les technologies sophistiquées « des systèmes d'armes ». C'est à ce niveau très surélevé que je logerai volontiers l'École des Annales ; et puis l'histoire quantitative elle aussi, toujours à la pointe quoi qu'en pensent certains, tellement à la pointe à vrai dire qu'elle n'est plus accessible qu'à une élite très savante, dans le cas par exemple de la new econometric history des Américains. Mentionnons aussi, très loin des récits de batailles, le beau livre de Jacques Poloni-Simard sur la Mosaïque indienne, les Amérindiens de l'Equateur, ouvrage bardé de graphiques et nourri d'archives notariales : nous comprenons infiniment mieux, grâce à cette

thèse, comment l'Indien des Cordillères a su faire face à l'Espagne conquérante, s'adapter, se diversifier, non point disparaître.

Jacques Poloni-Simard aura peu de lecteurs... Et alors ! On l'étudiera dans des universités étrangères, anglo-saxonnes et autres, ce qui compte tout autant qu'un succès de presse en notre Hexagone parfois clochemerlesque. Et, sans aller si loin, la grande série de savantes études dues au juvénile Joël Cornette n'est-elle pas en train de renouveler tout notre savoir de l'Ancien Régime sans pour autant donner dans l'anecdotisme auquel se complaisent trop souvent les « bataillistes » traditionnels. Dira-t-on que Cornette, homme des Annales, est illisible, alambiqué, incapable d'accéder au grand public ? Il suffit de lire presque chaque mois les belles contributions de ce presque jeune homme dans la très sophistiquée et savante revue L'Histoire pour se persuader du contraire.



Bataille de Lépante, en 1571, par Luca Cambiaso.
(Document Giraudon.)
